Ami du Clergé du 17 décembre 1931

Deuxième partie : # PRÉDICATION

SOMMAIRE

Sermons pour Noël. — IV. Le Sauveur du monde, 753.
Pour la fête de l'Epiphanie. — II. La fidélité à la grâce, 754.
Entretiens sur la vie chrétienne *(fin)*. — CL. La mort et le jugement de Dieu, 757.
La prédication des choses qui nous entourent *(fin)*. — 111. L'avion, 760. — 112. L'huile, 767. — 113. Le livre, 767.

SERMONS POUR NOEL

IV

LE SAUVEUR DU MONDE

Mes frères,

C'est un contraste bien étrange que nous présente l'étable de Bethléem. L'humble Enfant dont nous commémorons la naissance, paraît bien petit dans sa crèche ; son berceau est bien pauvre, le toit qui l'abrite bien misérable ; cependant il remplit l'histoire du monde. Il fut en effet la grande préoccupation des siècles qui ont précédé sa naissance ; il reste la grande préoccupation des siècles qui l'ont suivie et qui la suivront jusqu'à la fin des temps.

I

Avant que paraisse ce divin Enfant, il est le « Désiré des nations. » Pendant de longs siècles, tous les peuples l'attendent, tous l'appellent de leurs vœux comme le Sauveur du genre humain. Tandis que l'histoire des autres hommes commence à leur berceau, la sienne s'inaugure avec le monde lui-même.

Adam et Eve sont à peine sortis des mains du Créateur qu'ils lui désobéissent et sont chassés du Paradis terrestre. Mais Dieu, dans sa miséricorde, ne les abandonne pas à leur malheureux sort. Il leur fait entrevoir la femme bénie dont le Fils réparera leur faute et les arrachera, eux et leur race, à l'empire du démon.

Mais ce Sauveur que l'humanité coupable va désormais attendre avec une sainte impatience, quand naîtra-t-il ? Le patriarche Jacob l'apprend deux mille ans d'avance à ses enfants réunis autour de sa couche funèbre : il naîtra quand le sceptre sortira de la famille de Juda et que le peuple juif, ayant perdu son autonomie, devra obéir à un roi étranger.

Vous trouvez cette date trop vague ? Attendez : le prophète Daniel va la préciser. Aux Juifs de son temps, il fait savoir que le Messie naîtra dans 70 semaines d'années, c'est-à-dire dans 490 ans. Aussi, ces 490 ans écoulés, les Juifs sont aux aguets et avec eux tous les autres peuples. Un personnage un peu extraordinaire ne peut paraître sans que tout de suite on lui députe des messagers pour lui demander comme à S. Jean-Baptiste : « Etes-vous Celui que nous attendons, ou devons-nous en attendre un autre ? Etes-vous le Christ, le Messie ? »

Et où naîtra-t-il, ce Sauveur que le monde attend ? Le prophète Michée l'annonce 900 ans d'avance, et quand les Mages arrivent à Jérusalem, demandant où est né le Roi-Sauveur qu'ils viennent adorer, les prêtres du Temple n'ont qu'à ouvrir les prophéties, la Bible dont ils sont les fidèles gardiens, pour les renseigner et leur dire : « C'est à Bethléem de Juda. »

Et de qui naîtra-t-il ? Dieu l'a dit à nos premiers parents : c'est d'une vierge. Isaïe le redit aux Juifs en termes explicites : « Voici qu'une vierge concevra et elle enfantera un fils qui sera appelé Emmanuel, c'est-à-dire Dieu avec nous. » (VII, 14).

Mais pourquoi insister ? Tous les détails de la vie du Sauveur, depuis sa naissance jusqu'à sa mort, ont été annoncés avec la même précision. Tout ce qui devait lui arriver fut prédit ; toute son histoire fut écrite de longs siècles à l'avance. Les Juifs l'ont connue, les peuples idolâtres eux-mêmes ne l'ont pas ignorée. Descendants d'Adam comme les Juifs, ils ont conservé au sein du paganisme le souvenir de la grande promesse faite au premier homme ; ils en parlent dans leurs écrits et pour eux comme pour les Juifs, ce Sauveur est pendant quatre mille ans et plus l'objet de leurs vœux ardents et de leur impatiente attente.

II

Oui, le divin Enfant de la crèche remplit de sa personnalité les longs siècles qui précédèrent sa naissance. Mais combien plus les siècles qui l'ont suivie ! Avec lui commence un monde nouveau, une ère nouvelle : l'ère chrétienne. Les impies ont beau nier Jésus-Christ ou refuser de s'occuper de lui, ils ont beau dédaigner sa religion et la considérer comme chose négligeable : ils ne peuvent dater un seul de leurs écrits sans s'infliger un démenti et affirmer par le fait même qu'il y a 1931 ans est né à Bethléem un petit enfant qui a changé la face du monde. Et c'est bien vrai.

Avant que vienne au monde ce divin Enfant, l'humanité se partageait en deux catégories bien distinctes : les hommes libres et les esclaves. Les premiers avaient en partage les biens, la fortune, les honneurs, les jouissances ; les seconds les durs travaux, les humiliations, la souffrance. Leurs maîtres pouvaient les acheter, les vendre, les accabler de travaux, les brutaliser, les mettre à mort même, disposer d'eux comme vous disposez de votre bétail. Les esclaves — et ils étaient la portion de l'humanité de beaucoup la plus nombreuse — n'étaient pas considérés comme des personnes, mais comme des choses.

Notre-Seigneur vient mettre fin à cet état social abominable. En apprenant aux hommes le *Notre Père*, il leur rappelle que tous les hommes sont frères, étant les enfants du même père qui est Dieu, qu'ils sont égaux par conséquent, et que si l'ordre exige qu'il y ait des supérieurs et des inférieurs, les premiers doivent se considérer comme les serviteurs des seconds plutôt que comme leurs maîtres. Lui-même qui est le souverain Maître et Seigneur de toutes choses, n'est-il pas venu sur la terre pour servir les autres et non pour être servi ?

Avant Jésus-Christ, la condition de la femme était lamentable. Il suffit pour s'en faire une idée d'aller aujourd'hui encore dans les pays où l'Evangile n'a point pénétré. La femme n'y est pas l'égale de l'homme, elle n'y est pas sa compagne aimée et honorée, mais sa servante méprisée et maltraitée. En naissant de la Vierge Marie, en l'entourant d'amour et de respect, en restant pendant trente ans soumis à cette femme qu'il a choisie pour mère, Notre Seigneur réhabilite la femme. En associant la T. S. Vierge au grand œuvre de la Rédemption, il rend à la femme près de l'homme son rang de compagne et d'auxiliaire. Chez les Juifs, et aujourd'hui encore chez les peuples idolâtres, le mari est le seigneur et maître de son épouse ; chez les peuples chrétiens, ce rôle est renversé : c'est l'épouse, c'est la mère qui porte le titre de « Dame », c'est-à-dire de reine du foyer, et la politesse chrétienne lui donne partout la préséance et lui cède le pas.

III

Avant Jésus-Christ, l'enfant n'était, lui aussi, l'objet d'aucun égard. Si à sa naissance il était mal constitué ou si son père ne jugeait pas à propos d'en embarrasser son foyer, on le jetait à la rue ou en nourriture aux animaux immondes, comme on le fait du reste encore en certains pays païens. En se faisant petit enfant, Notre-Seigneur fait de l'enfant une chose sacrée. En disant aux hommes de son temps et à ceux de tous les siècles : « Laissez venir à moi les petits enfants, car c'est à eux qu'appartient le royaume des Cieux, » Notre-Seigneur prend l'enfant sous sa protection et se constitue son guide, son modèle, son défenseur et son soutien.

Avant Notre-Seigneur, les hôpitaux étaient inconnus. Il n'existait aucun refuge pour l'enfance délaissée, pour les malades abandonnés, pour les vieillards sans famille. Aujourd'hui comptez, si vous pouvez, les orphelinats, les Hôtels-Dieu, les asiles de vieillards qui servent de refuge à la misère, d'abri pour la souffrance. Qui les a fait sortir de terre ? C'est la parole de Notre-Seigneur disant : « Ce que vous faites au moindre des miens, c'est à moi que vous le faites. » Qui en a couvert le monde ? La promesse de Notre-Seigneur assurant une place dans son Paradis à tous ceux qui auront donné à manger à ceux qui ont faim, à boire à ceux qui ont soif ; qui auront vêtu ceux qui sont nus, qui auront soulagé d'une façon ou d'une autre ses membres souffrants, c'est-à-dire les malheureux et les pauvres.

Voilà ce qu'a fait ce petit Enfant dont nous célébrons la naissance. Etonnez-vous après cela que cette fête de Noël soit si populaire et qu'on la célèbre partout avec tant de joie, tant de bonheur et tant de reconnaissance. Etonnez-vous que le divin Enfant qui a comblé et continue de combler la terre de tant de bienfaits, occupe une si grande place dans le monde et soit l'objet de tant d'amour et de tant de dévouement. Qui n'aimerait un Dieu qui nous a tant aimés ! Attachons-nous à lui toujours davantage, car pour les individus, les familles et les peuples il n'y a pas d'autre salut qu'en lui. Aujourd'hui comme il y a dix-neuf siècles, lorsque les anges l'annonçaient aux bergers, il est l'unique Sauveur du monde : « *Natus est vobis hodie* SALVATOR *qui est Christus Dominus.* » Ainsi soit-il.

POUR LA FÊTE DE L'ÉPIPHANIE

II

LA FIDÉLITÉ A LA GRACE

Mes frères,

La fête de l'Epiphanie compte parmi les plus solennelles de l'année liturgique. Autrefois c'est en ce jour que l'Eglise d'Orient célébrait la naissance de Notre-Seigneur, tandis que Rome commémorait ce grand événement le 25 décembre. Au lieu de se fondre en une seule, ces deux fêtes sont restées distinctes : tandis que cette dernière gardait l'objet qu'elle avait eu à l'origine, la première se modifia : comme son nom l'indique, elle fut destinée à rappeler la *manifestation* de l'Enfant Jésus au monde, en particulier au monde païen représenté par les mages. Si en notre pays elle semble avoir perdu quelque peu de son antique éclat, parce qu'on vaque en ce jour à ses occupations habituelles, elle est chômée dans l'Eglise universelle.

Ne nous étonnons pas, m. f., de voir l'Eglise célébrer à très peu d'intervalle deux fêtes si étroitement apparentées. Ce n'est pas trop pour envisager le mystère de Noël sous tous ses aspects, et diverses sont les leçons qu'on peut dégager de l'une et de l'autre. Aujourd'hui contemplons le bel exemple que nous donnent les mages : dans leur zèle à suivre l'étoile qui les guide et à chercher Jésus, ils nous montrent comment nous devons être attentifs, nous aussi, à *percevoir les inspirations de la grâce* et à *y répondre.*

I

On peut facilement se représenter la surprise des mages quand l'étoile miraculeuse apparut soudain à leurs yeux. Rien, dans leurs investigations scientifiques antérieures, ne leur avait laissé prévoir un tel phénomène : le lieu, la date, sans

doute aussi l'éclat de l'astre et sa fixité, tout était insolite. Après avoir échangé leurs impressions, ils se convainquirent vite qu'il y avait là quelque événement d'ordre surnaturel et ils cherchèrent à en connaître la cause.

Versés dans les sciences religieuses comme dans les sciences profanes, ils consultèrent leurs livres sacrés. Ces derniers renfermaient-ils sur ce sujet une prédiction émanant de quelque prophète inconnu ou avaient-ils seulement enregistré quelque antique tradition ? Plus simplement les mages avaient-ils eu connaissance de l'oracle de Balaam : « Une étoile se lèvera sur Jacob » (Num., IV, 17), grâce à la dispersion des Juifs dans l'Orient et à la traduction de la Bible en grec ? Nous ne le savons pas. Toujours est-il qu'ils se rendirent compte, avec certitude, que cette étoile annonçait la naissance d'un roi chez les Juifs, et d'un roi tel qu'il méritait les hommages même d'autres que ses sujets. Une telle lumière dans le ciel ne pouvait que signaler un fait qui allait changer le cours de l'histoire.

Attentifs à recueillir toutes les informations capables de les renseigner davantage, les mages vinrent à Jérusalem et demandèrent aux dépositaires de la révélation divine des indications plus précises. Leur attente ne fut point déçue : « Ce roi des Juifs que vous cherchez, nous l'attendons, nous aussi, leur répondit-on en substance ; c'est le Christ, et il doit naître à Bethléem. » Sans retard ils partirent, ils trouvèrent Jésus, et ils s'en retournèrent transformés.

Ne vous semble-t-il pas étrange, m. f., que seuls ces trois mages eurent ce bonheur ? Pourtant, l'étoile brillait pour tous les hommes. Les Juifs, du moins, en particulier ceux de Jérusalem, qu'avait bouleversés une telle nouvelle, pouvaient facilement les accompagner pour voir si les prophéties ne seraient pas accomplies. Or le monde païen resta indifférent; beaucoup de Juifs en firent autant, tandis que d'autres s'associaient aux mesures sanguinaires d'Hérode. N'y a-t-il pas de quoi être surpris ?

Une telle attitude n'est cependant pas différente de celle qu'adoptent bien des hommes en face de la vérité, de celle que nous-mêmes nous adoptons souvent quand Dieu nous envoie les inspirations de sa grâce. Nombreux sont les moyens dont Dieu se sert pour éclairer nos esprits et toucher nos cœurs. Mais nous n'y prenons pas garde. Il nous arrive même de détourner notre attention vers d'autres objets, pour ne pas donner accès dans notre âme à des suggestions gênantes.

Les mages, toutes affaires cessantes, s'attachèrent longtemps à scruter le mystère qui se découvrait à eux. Ils firent par eux-mêmes les recherches qui leur furent possibles et quand leurs lumières furent insuffisantes, ils recoururent à celle des autres. Leurs contemporains, sans doute, aperçurent bien l'extraordinaire météore ; si une interrogation provoquée par la curiosité surgit dans leur esprit, ils n'y donnèrent pas suite, et bientôt le souvenir du prodige qui avait excité leur étonnement s'effaça de leur mémoire ; leur existence continua son cours habituel.

Aux yeux de l'incroyant, de même, parfois l'étoile s'est levée : c'est la beauté de la doctrine catholique qui l'a frappé, c'est la prodigieuse vitalité du christianisme qu'il ne peut s'expliquer, ce sont les miracles qui excitent son étonnement ; une voix intérieure le sollicite d'y regarder de plus près : il s'agit là d'une question capitale pour lui, celle d'où son sort éternel peut dépendre... Et nous devons admettre que pour tous, tôt ou tard, un problème de ce genre se pose, car tous les hommes reçoivent la grâce en suffisance pour faire leur salut. A ces instances divines, un grand nombre se dérobent : l'un dit : « J'ai acheté une villa, » c'est-à-dire qu'il s'est ménagé une vie confortable dont rien ne doit venir troubler la quiétude; un autre prétexte : « J'ai acheté cinq paires de bœufs, » c'est l'homme d'affaires, l'homme soucieux uniquement de gagner de l'argent, il n'a pas de temps à perdre à ces questions théoriques d'où ne sortira aucun profit matériel ; pour un troisième, c'est l'appât de la volupté qui l'a captivé, il ne saurait se passer de plaisirs sensibles.

Aux yeux du chrétien, brille aussi l'étoile. Son invitation est différente. Nous sommes déjà, certes, en possession de la vérité, mais il nous est possible de faire des progrès dans la foi par la lecture de l'Ecriture Sainte, par l'assistance aux prédications, par l'étude personnelle de la doctrine. Surtout il nous est possible de nous donner plus complètement à Dieu par la fuite du péché et la pratique de la vertu. La grâce divine, dont l'étoile symbolise les inspirations, nous y invite par des remords, par des ordres, par des conseils ; tantôt elle nous fait des recommandations générales, tantôt elle nous montre une bonne action déterminée qui s'offre à nous. Si nous l'écoutions toujours, nous serions bientôt des saints, car c'est ce que Dieu veut de nous. Si nous sommes loin de cet idéal, c'est que nous restons souvent rebelles à sa voix ; la nature humaine, avec sa faiblesse et ses passions, craint le renoncement. Nous aussi, nous fermons donc les yeux à l'étoile. Et celle-ci, après avoir lui quelque temps, disparaît : l'heure propice est passée ; peut-être ne reviendra-t-elle plus, car Dieu n'est pas obligé de nous renouveler ses dons en attendant qu'il nous plaise de les accepter et d'y correspondre.

II

Pour faire le bien, il ne suffit pas d'écouter la parole de Dieu : il faut encore déployer beaucoup de courage et de persévérance ; il faut en particulier ne pas se laisser rebuter à l'avance par les difficultés de toutes sortes que l'on prévoit.

Si les mages avaient calculé tous les risques du voyage qu'ils projetaient, ils auraient eu de quoi être effrayés : il s'agissait de traverser le désert où rôdaient les bêtes féroces et les détrousseurs de grand chemin ; le bien-être auquel on était habi-

tué n'existerait plus pendant la route ; arrivés à Jérusalem, quel accueil leur réserverait-on ? Le roi Hérode ne prendrait-il pas ombrage de cette démarche faite pour honorer son rival ? Et en fin de compte, à quoi aboutiraient-ils ? Ils ne le savaient pas bien, et ils s'exposaient à la risée du peuple s'ils étaient le jouet d'une illusion. Quant à un profit quelconque, les étrangers qu'ils étaient n'y pouvaient songer.

N'importe, leur foi en ce Dieu qui avait suscité l'astre merveilleux leur fit écarter toutes les objections. Rien ne les arrêta : ni l'indifférence de leurs compatriotes qui assistèrent, railleurs peut-être, à leur départ, ni l'émoi des Juifs, ni la disparition momentanée de l'étoile. Mais aussi le succès le plus complet fut leur récompense : tandis que les prêtres et les docteurs de la Loi, sans doute par crainte d'Hérode, se contentèrent d'indiquer l'endroit, sans y aller eux-mêmes, aux mages il fut donné de contempler, d'adorer et de serrer sur leur cœur celui que « beaucoup de rois et de prophètes avaient désiré voir et n'avaient pas vu. » (Math., XIII, 17).

Celui qui se propose de servir Dieu, en se convertissant ou en travaillant à sa perfection, doit s'attendre, lui aussi, à des obstacles nombreux. En lui s'élèvera un douloureux conflit entre l'esprit et la chair, ce conflit qui faisait gémir S. Paul : « Malheureux que je suis, disait-il, je prends plaisir à la loi de Dieu selon l'homme intérieur, mais je vois dans mes membres une autre loi qui lutte contre la loi de ma raison et qui me rend captif de la loi du péché. » (Rom., VII, 22-23).

Dans la célèbre maison de St-Cyr, auprès de Versailles, un chœur de jeunes filles entonnait un jour, en présence de Louis XIV et de Mme de Maintenon, le cantique célèbre de Racine qui paraphrase le texte que je viens de vous citer :

Mon Dieu, quelle guerre cruelle !
Je trouve deux hommes en moi.
L'un veut que plein d'amour pour toi
Mon cœur te soit toujours fidèle ;
L'autre, à tes volontés rebelle,
Me révolte contre ta loi.

Et Louis XIV de se retourner vers Mme de Maintenon et de lui dire : « Madame, voilà deux hommes que je connais bien [1] »

Chacun d'entre nous, m. f., pourrait redire la même parole, en se rappelant les multiples capitulations consenties devant l'homme de péché qui habite en lui. Le jeune homme de l'Evangile, dont parle S. Marc, X, 17-22, était animé des meilleures intentions ; il avait un sincère désir de gagner la vie éternelle. Mais quand Jésus lui eut proposé de vendre ses biens pour marcher à sa suite, il ne se sentit pas le courage d'accomplir ce sacrifice ; il s'en alla tout triste. Combien l'ont imité depuis et ont trouvé dans la jouissance des créatures une pierre d'achoppement !

[1] Cité par J. Millot, *Retraite de jeunes gens*, p. 231 ; Paris, Téqui.

A ces difficultés provenant de nous-mêmes s'en ajouteront d'autres provenant de l'extérieur. Nous en sommes prévenus : le démon n'épargnera rien pour nous perdre ; il prodiguera les tentations, les séductions ; il suscitera des persécutions. Dans le monde il trouvera des auxiliaires dévoués qui nous affligeront de leurs scandales ou de leurs moqueries. Méprisons-les ; disons comme S. Paul : « Si Dieu est pour nous, qui pourra s'opposer à nous ? » (Rom., VIII, 31).

Avec la générosité qui entreprend la tâche, il faut encore la persévérance qui l'achève. Et celle-ci, elle non plus, ne va pas sans difficulté. S. Pierre et les apôtres avaient promis de demeurer fidèles à Jésus jusqu'à la mort. Ils le suivirent jusqu'à Gethsémani ; ils assistèrent à son arrestation ; S. Pierre fit même un geste pour le défendre. Mais tout cela ne fut qu'un feu de paille : une fois l'excitation tombée, ils prirent la fuite. Notre-Seigneur nous signale cet écueil qui nous attend ici quand il compare certaines âmes à un terrain dans laquelle la semence germe, mais est bien vite étouffée.

C'est qu'en effet la nature humaine se prête volontiers à un acte de vertu, même pénible, même héroïque, surtout si chez un individu elle s'allie à une ardeur, à un enthousiasme inné. Mais quand l'effort doit se prolonger, inconnu de tous, quand les obstacles se renouvellent à chaque pas, elle est portée à se décourager. Au moment où l'on se sent faiblir, il faut chercher du secours là d'où il peut nous venir : « *Levavi oculos meos in montes, unde veniet auxilium mihi* » (Ps. CXX, 1) : vers les montagnes, c'est-à-dire vers le ciel, où Dieu réside, prêt à nous venir en aide et à nous faire accomplir par sa grâce les actes pour lesquels notre faiblesse est impuissante.

La persévérance est indispensable au service de Dieu : « Quand quelqu'un, dit Notre-Seigneur, a mis la main à la charrue, s'il regarde en arrière, il n'est pas apte au royaume de Dieu. » (Luc, IX, 62). Pénétrons-nous bien, m. f., de cette conviction. Ayons en même temps l'humilité de reconnaître combien nous sommes inconstants par nature. Puisque Dieu seul peut nous donner les forces qui nous manquent, la prière jaillira spontanément de nos lèvres. Et la prière, c'est pour une âme le gage du salut.

Vous direz peut-être : « La vie est bien longue et on finit par se lasser. » — Si long que paraisse le chemin au voyageur fatigué, il a un but, et quand on y est parvenu, on oublie toutes ses peines. Ainsi la vie, en réalité, est peu de chose comparée à l'éternité. Un seul instant passé au ciel suffirait pour compenser amplement nos sacrifices. Or, songez que ce séjour bienheureux n'aura pas de fin.

* *

Imitons donc, m. f., la docilité et la constance avec lesquelles les mages répondirent à l'appel de Dieu. Chacun d'entre nous a son étoile : à savoir la perfection chrétienne dans l'état où il se trouve.

Allons vers elle avec vaillance. Ici-bas ce sera le désert, l'aridité dans les consolations sensibles ; ce sera aussi la nuit de la foi, l'hostilité peut-être des puissants de ce monde. Mais le jour viendra où le bel Enfant de la crèche se montrera à nous. Ce sera pour nous alors une joie bien plus grande que celle qu'éprouvèrent les mages. Puissions-nous tous en être dignes. Ainsi soit-il.

ENTRETIENS SUR LA VIE CHRETIENNE

CL

LA MORT ET LE JUGEMENT DE DIEU

Statutum est hominibus semel mori, post hoc autem judicium.
C'est une loi que les hommes subissent une fois la mort, puis passent en jugement.
(Hebr., IX, 27).

La mort !... Le jugement de Dieu !... Voilà les deux sujets dont je viens vous entretenir. C'est que la mort est le dernier des actes dont se compose l'épreuve de la vie chrétienne. Et c'est que le jugement de Dieu suit la mort sans aucun délai, apprécie dans sa totalité l'épreuve subie, précise avec une souveraine équité ses résultats et sa valeur, enfin lui applique aussitôt la sanction dont elle s'est rendue digne.

J'ai traité, dans la suite de nos Entretiens, un grand nombre de sujets graves et utiles. Ceux que j'aborde aujourd'hui dépassent tous les autres par leur importance et leur opportunité. Ce sont, je le sais bien, des sujets austères et même funèbres. Les esprits irréfléchis sont toujours tentés d'en détourner les yeux. Mais l'auditoire auquel je m'adresse est trop sérieux pour imiter ce geste maladroit et funeste. La mort et le jugement de Dieu nous attendent tous. Nous avons ainsi tous le plus grand intérêt à les étudier et à bien connaître soit leurs promesses soit leurs menaces. Elevons-nous donc au-dessus des vaines terreurs devant lesquelles reculent les âmes faibles. Et écoutons bravement ce que l'enseignement chrétien nous affirme — en premier lieu, de *la mort ;* — et, en second lieu, du *jugement de Dieu.*

I

J'ai déjà eu l'occasion de parler quelque peu devant vous de la mort. C'était, il vous en souvient peut-être, quand la suite des matières nous a proposé l'étude du sacrement de l'Extrême-Onction [1]. J'ai même ajouté à cette étude les indications les plus pratiques sur les secours qu'en dehors de ce sacrement l'Eglise offre aux mourants [2]. On me pardonnera de rappeler, quand il sera nécessaire, quelques-unes des leçons données à cette époque.

La mort met fin à la vie présente. Elle consiste essentiellement dans la séparation de l'âme d'avec le corps. Le corps vit de son union avec l'âme. Il vit tant que l'âme l'anime. Lorsque l'âme cesse de l'animer et se sépare de lui, il meurt.

Il y a là un phénomène singulièrement digne de remarque. Ce phénomène résulte d'une loi à laquelle obéissent toutes les races vivantes, soit dans le monde végétal, soit dans le monde animal. Dans les deux mondes, aucun être ne vient à la vie que pour mourir. Si l'homme était resté fidèle à Dieu, en observant la première loi que Dieu lui donna, Dieu l'aurait préservé de la mort. La désobéissance d'Adam et d'Eve leur valut, à eux et à toute leur postérité, d'être soumis, comme tous les êtres vivant sur notre globe, à la loi de la mort.

La mort se présente à nous sous deux aspects principaux : — l'un *naturel* et *profane ;* — l'autre *surnaturel* et *chrétien*. Nous l'envisagerons successivement sous ces deux aspects.

1. Au point de vue *naturel,* la mort est chose souverainement triste et déplorable.

D'abord, elle s'impose à tout homme comme une fatalité inévitable. De toutes les éventualités par lesquelles peuvent passer les enfants des hommes, la mort est la plus certaine. Celui qui vient de naître sera-t-il heureux ou malheureux, riche ou pauvre, ignorant ou savant, puissant ou faible ? Nul ne peut le prévoir. Mais à cette autre question : mourra-t-il ou ne mourra-t-il pas ? il n'est qu'une réponse possible. Et c'est une réponse affirmative, une réponse de mort.

Si notre mort est absolument certaine, les circonstances dans lesquelles elle se produira sont toutes parfaitement incertaines. Quand mourrai-je ? Sera-ce de mort douce ou de mort violente, de longue maladie ou de maladie rapide, sous mon toit ou loin de chez moi ? Personne ne saurait ni le dire, ni même le pressentir.

L'obscurité dont s'enveloppent toutes les particularités de la mort la rendent plus redoutable. Elle y ajoute, en effet, la crainte des plus douloureuses surprises. A vrai dire, l'image de la mort nous suit partout où nous allons, sa faux entre les mains et toujours prête à nous frapper...

La mort amène encore avec elle deux sortes de peines dont je dois faire mention.

C'est d'abord un ensemble de souffrances corporelles presque toujours considérables. Le corps et l'âme sont étroitement unis et les liens par lesquels ils tiennent l'un à l'autre ne se brisent guère sans douleur. L'âme ne s'en va que quand elle ne peut plus supporter son union avec le corps, c'est-à-dire quand elle en est chassée par d'intolérables souffrances. Sous leurs atteintes, le corps du mourant dépérit. Il perd graduellement, et souvent très vite, toutes ses forces. Ses organes refusent de le servir, ou le servent de plus en plus mal. Son intelligence s'obscurcit de jour en jour. Toutes ses facultés s'affaiblissent ou se paralysent. Ce n'est plus qu'une ruine, où ses amis et ses parents eux-mêmes ont peine à reconnaître l'homme vigoureux qu'ils ont autrefois connu. La nécessité

[1] Entretien 112.
[2] Entretien 113.

où nous sommes de tant souffrir pour mourir fait de la mort une chose vraiment terrifiante. Qui ne s'effraierait, s'il voulait bien penser à ces supplices des dernières heures et peut-être des dernières années, souffrances dont il est impossible de mesurer à l'avance, soit la durée, soit l'intensité ?

L'autre malheur dont je veux parler se trouve dans l'ensemble des séparations que la mort impose à ses victimes.

Ces séparations ne sont guère moins douloureuses pour les cœurs que les souffrances de l'agonie ne le sont pour les corps. Le mourant va quitter pour toujours, et sans pouvoir s'y refuser, toutes les personnes et toutes les choses auxquelles il s'est attaché pendant sa vie. Parmi ses parents, ses protecteurs, ses amis, aucun ne le suivra. Aussi bien, il ne pourra ni rien conserver, ni rien emporter. Combien de liens très doux et très solides vont se briser tous ensemble ! Il faut en dire autant des projets conçus, caressés peut-être comme des espérances de gloire, mais non encore exécutés. Ce ne sont plus que des rêves et des rêves définitivement abandonnés...

Je conclus de ces tristes réflexions, qu'envisagée au point de vue naturel, la mort est la plus lamentable et la plus désolante des réalités, un effondrement, un anéantissement. Ceux qui veulent n'y voir rien autre chose découronnent leur vie de toutes ses grandeurs. Ils se condamnent à mourir dans le désespoir.

Heureusement, la foi chrétienne nous donne une autre idée de la mort. Pour le chrétien, la mort n'est plus cette ruine honteuse dont nous venons de parler. C'est une naissance et une naissance avantageuse ; car elle fait entrer les justes dans une vie meilleure que la vie présente et leur rend beaucoup plus que la mort ne leur enlève.

2. La mort se présente au croyant sous deux aspects bien capables de l'encourager à l'accepter et à la subir.

D'abord, elle répare le péché pour lequel toute la race d'Adam a été maudite. C'est la punition infligée par Dieu lui-même à la faute originelle. Dieu avait dit au premier homme, à propos du fruit défendu : « Garde-toi d'en manger ! Du jour où tu en mangeras, tu mourras [3] ! » Quand Adam eut mangé ce fruit, Dieu ajouta : « Tu retourneras à la terre dont tu as été tiré... Tu es poussière et redeviendras poussière [4]. »

Ces déclarations nous démontrent avec évidence que la mort a pour raison d'être et pour but précis l'expiation du péché d'origine Mais comprenez, je vous prie, toute la portée de ce mot d'*expiation*. Le péché vraiment expié est entièrement pardonné. Il disparait et n'existe plus. Et, par suite de ce pardon, tous les biens dont il a causé la perte sont rendus. La mort des justes les fait donc rentrer en possession de tout ce qu'ils avaient perdu par l'effet de la faute originelle, je veux dire : l'amitié divine, la connaissance des vérités éternelles et, pour la vie future, la possession de Dieu dans une immortalité qui ne finira jamais. Ainsi, une mort vraiment chrétienne achève ce qu'a commencé la vie chrétienne. Elle consomme à tout jamais la pleine et définitive réconciliation avec Dieu de l'homme déchu.

Ne nous demandez pas, maintenant, pourquoi les angoisses, les souffrances, les séparations dont la mort est accompagnée. Ce cortège douloureux a été donné à l'acte par lequel se répare le péché originel pour assurer, autant que possible, l'efficacité de cette réparation. L'homme qui accepte de subir, avec la mort, cet ensemble de douleurs, les plus grandes dont notre condition soit susceptible, mérite largement le pardon de Dieu. Une sainte mort expie donc beaucoup par elle-même et elle doit atténuer largement les rigueurs et la durée du Purgatoire.

En expiant la faute originelle, la mort apporte aux pieux chrétiens une abondance extraordinaire de grâces divines.

J'ai fait remarquer tout à l'heure que, si la mort de tous les hommes est chose certaine, les circonstances dans lesquelles elle se produira sont absolument incertaines. Son heure, en particulier, échappe à toutes les prévisions. Elle se presse souvent et frappe ses victimes avant même qu'elles l'aient vue venir. D'autres fois, elle va plus lentement et se fait attendre. Quoi qu'il en soit, il faut toujours craindre ses surprises. C'est la plus téméraire des présomptions de regarder comme certain qu'elle laissera à un malade déterminé soit le temps de se préparer à mourir, soit l'usage des facultés et des moyens utiles à cette préparation. Il importe, ici plus que partout ailleurs, de prendre les devants et, à vrai dire, de se tenir toujours prêt.

L'éternel ennemi des âmes n'ignore point cette situation. Aussi s'empresse-t-il, quand un homme est menacé de mort, de le circonvenir, de l'assiéger, pour ainsi dire, et de déployer contre lui toute sa puissance. Et, comme il sait que le temps peut lui être étroitement mesuré, il en use avec une activité et une violence extraordinaires. Les hommes d'expérience s'accordent à représenter l'heure de la mort comme celle des plus redoutables tentations.

Ai je besoin de le dire ? Dieu n'abandonne point les mourants aux attaques de l'enfer. Il en fait autant et plus encore pour les sauver que Satan pour les perdre. L'heure des grandes tentations est donc aussi l'heure des grandes grâces. Dieu oppose ses lumières aux impies suggestions des démons, ses encouragements à leurs propos désespérants, ses forces à leurs tentatives de dépression. Il faut que les mourants aient odieusement découragé Dieu de leur porter secours pour qu'il les abandonne à cette heure où vont se fixer définitivement leurs destinées éternelles.

D'ailleurs, l'Eglise, dispensatrice des moyens de salut institués par le Christ, en use pour eux avec

[3] *De ligno scientiæ boni et mali ne comedas... In quocumque die comederis ex eo morte morieris.* (Gen., II, 17).
[4] *Donec reverteris in terra de qua sumptus es ; pulvis es et in pulverem reverteris.* (Gen., III, 19).

une générosité inépuisable. Elle met à leur disposition toute sa puissance de pardon, en supprimant toute réserve capable de restreindre la juridiction de ses prêtres. Elle recommande de leur renouveler souvent l'absolution de leurs péchés, afin de les mettre et de les conserver dans une parfaite pureté de conscience. Elle leur offre, dans la fréquentation de la divine Eucharistie, la plus large participation aux prières, aux mérites et aux expiations de Jésus-Christ. Elle met à leur disposition, dans le sacrement de l'Extrême-Onction, les grâces spéciales dont ils peuvent avoir besoin. Elle puise dans le trésor où s'accumulent les richesses spirituelles de ses Saints, et leur met entre les mains, par ses indulgences, de quoi payer en totalité leurs dettes envers la justice divine. Elle fait réciter pour eux, par ses ministres et ses fidèles, les prières les plus pressantes et les plus capables de toucher le cœur de Dieu. Enfin, elle invite les Anges et les Saints à venir au-devant d'eux et à leur faire cortège, quand ils sortiront de ce monde pour entrer dans leur éternité. Je vous redis bien haut qu'une pareille mort n'est plus la mort, mais une naissance à la plus heureuse et à la plus glorieuse de toutes les vies, car elle associe pour l'éternité les élus à la vie même de Dieu...

J'ai à peine besoin, après cela, de rappeler quel devoir rigoureux oblige ceux qui entourent les malades menacés de mort, à les avertir du danger auquel ils sont exposés et à les presser de pourvoir à leur salut éternel. Ils feront bien de prévoir à l'avance les moyens de donner adroitement cet avis important et de lui assurer bon accueil. Cependant, qu'ils évitent avec soin certaines tromperies de mauvais goût. On ne peut pas sauver les hommes malgré eux ; et il est bon qu'ils se mettent, tout au moins à l'heure de la mort, en face de leurs destinées éternelles.

Après la mort, vient le jugement de Dieu.

II

Tout homme doit subir, après sa mort, le jugement de Dieu. Tel est l'enseignement chrétien. Ce jugement a pour objet d'apprécier la manière dont chaque personne humaine a passé son temps d'épreuve, de fixer le total des mérites et des démérites dont, en fin de compte, elle reste chargée, et de déterminer nettement la récompense ou le châtiment dont elle se trouve digne. Ce jugement suit immédiatement la mort ; car la mort, en terminant la vie présente, met fin au temps de l'épreuve. L'épreuve achevée, il est logique qu'elle soit aussitôt jugée. Rien ne justifierait une remise à plus tard.

1. Le Juge chargé de ce jugement paraît devoir être N.-S. Jésus Christ. Il a dit de lui-même que « le Père céleste lui a confié tout jugement [5]. »

La matière du jugement comprendra, dans son entier, la vie morale de l'homme qui subit ce jugement, c'est-à-dire tout ce qui, dans ses pensées, ses paroles, ses œuvres, a été soit conforme, soit contraire aux lois de la morale chrétienne. C'est comme un bilan exact et complet du bien et du mal qu'il a faits dans le cours de sa vie.

Le souverain Juge ne nous a point dit quelle méthode il suivra pour dresser ce bilan. Nous pouvons supposer qu'il l'établira, sous une forme ou sous une autre, à peu près comme suit : il rappellera les commandements de Dieu et de l'Eglise, et comment chacun d'eux a été observé ou violé. Il établira les devoirs d'état dont on a pris ou accepté la charge, et mettra en regard la perfection ou la négligence avec laquelle on les a remplis. Il montrera comment ont été reçues les grâces venues de Dieu, quel profit on en a tiré et de quel retour on les a payées. Il fera voir quelles offenses ont été commises contre le prochain et ce qui a été fait pour les réparer. Ce sera donc l'examen le plus exact et le plus approfondi dont chacun de nous aura été l'objet. Et tout cela nous sera mis sous les yeux dans un tableau dressé par la toute science divine et éclairé par une telle lumière qu'elle rendra impossible toute contestation et ne permettra à l'homme jugé que cette parole du Psalmiste : « Vous êtes juste, Seigneur, et votre jugement est droit [6]. »

Un jugement aussi sévère et dont la conclusion se trouvera, pour les âmes encore coupables de fautes graves, dans un enfer éternel, et, pour les âmes encore responsables de fautes légères, dans un purgatoire long et douloureux, doit inspirer à tout homme la crainte la plus vive et la plus profonde. Les saints eux-mêmes s'en sont presque toujours effrayés. Il existe pourtant des moyens d'en atténuer les rigueurs. Ainsi Notre Seigneur nous a promis de juger avec bonté ceux qui auront été bons pour les malheureux. Ainsi usera-t-il envers nous de la mesure dont nous aurons usé envers eux [7], et prendra-t-il comme fait pour lui ce que nous aurons fait pour eux (Math., xxv, 35-45). La charité envers le prochain est donc, pour tous les hommes, un moyen d'adoucir à l'avance le jugement de Dieu. Je puis en dire autant de la fuite volontaire des hautes charges et des grandes responsabilités. Il est écrit, en effet, dans nos Livres saints, que les chefs subiront un jugement très dur ; que la miséricorde sera pour les petits, et que les puissants souffriront puissamment [8]. Encore : Dieu ne demandera à chacun compte que de ce qu'il a reçu. Enfin, il appréciera avec équité toute bonne foi légitime.

Il est aussi un moyen sûr de se rendre favorable le jugement de Dieu, moyen dont je dois dire un mot avant d'achever cet entretien. Ce moyen consiste *à s'y préparer*.

[5] *Omne judicium dedit Filio.* (Joan., v, 22).

[6] *Justus es, Domine, et rectum judicium tuum.* (Ps. cxviii, 137)

[7] *In qua mensura mensi fueritis remetietur vobis.* (S. Math., vii, 2)

[8] *Judicium durissimum his qui præsunt fiet. Exiguo conceditur misericordia ; potentes potenter tormenta patientur.* (Sap., vi, 6-7).

2. Je distinguerai deux manières principales de se préparer au jugement de Dieu.

La première consiste à remplir toute la vie de la pensée de ce jugement, c'est-à-dire d'éviter toujours et avec soin les fautes capables d'y mériter une condamnation. Les saints ont souvent employé ce moyen : parfois ils se pénétraient du désir suggéré par Notre-Seigneur de faire toute chose sur la terre « comme on la ferait au ciel : *sicut in cœlo et in terra.* » — D'autres fois, ils profitaient, pour exciter en eux quelque sentiment de même sorte, de tout ce qui, dans leurs exercices religieux, était de nature à leur rappeler soit la pensée de la mort, soit celle du jugement de Dieu, comme les derniers mots du Symbole des Apôtres ou de la Salutation angélique.

La seconde manière de se préparer au jugement consiste à faire, dans ce but précis et dans un exercice spécial, une sorte de répétition du futur jugement de Dieu. Cet exercice sera bien à sa place dans une retraite spirituelle sérieusement faite. On se transportera par la pensée au tribunal du souverain Juge. On y passera en revue, en toute sincérité et en toute loyauté, les différents points sur lesquels doivent porter les graves investigations du dernier jour, c'est-à-dire les fautes commises, les devoirs omis, les grâces reçues, les torts faits à autrui, les scandales donnés, et, sur chaque point, les obligations auxquelles ces fautes ont pu donner ouverture. On appréciera, sainement et sans se flatter, les responsabilités encourues.

Puis, on fera un effort sincère pour exciter en soi et porter aussi haut qu'il sera possible le regret de tous ses péchés, la haine du mal sous toutes ses formes, le ferme propos de n'y plus retomber. Cet exercice méritera d'être renouvelé plusieurs fois, et toujours avec une ferveur nouvelle. On y ajoutera des communions ardentes, des messes bien suivies, où les expiations infinies du Sauveur viendront s'unir aux réparations des pécheurs. On aura aussi recours aux indulgences accordées par l'Eglise. Enfin, on ajoutera à toutes ces pratiques les pénitences personnelles que les circonstances permettront.

Le jugement de Dieu se termine toujours par une sentence qui fixe la récompense ou la peine méritée par l'âme dont la vie vient d'être jugée. Il ne restera plus, pour achever l'œuvre de la justice divine, qu'à rendre public, à la fin des temps, dans l'assemblée plénière des anges et des hommes, le jugement arrêté pour chacun d'entre nous à l'heure de sa mort.

* *

Je termine cette instruction par une remarque de la plus haute gravité.

Dieu a voulu que sa *bonté,* d'une part, et, d'autre part, sa *justice* aient dans une large mesure, chacune leur temps de règne propre. La vie présente est plus particulièrement le temps de sa bonté ; et la vie future est plus particulièrement le temps de sa justice. Nous devons tous consacrer, soit à la bonté divine, soit à la justice divine, celle de nos deux vies qui doit être la sienne. Exploitons ici-bas les miséricordes divines. Pour la vie future, attendons-nous surtout à l'exercice de la justice divine. Bien des hommes se plaisent à espérer que les miséricordes divines suivront la mort. Ils courent grand risque de se tromper. La mort nous fera entrer sous le règne de la justice. Et il faut reconnaître qu'en cette vie la bonté divine se montre assez généreuse pour que, dans l'éternité, nous puissions accepter que Dieu nous traite avec justice.

Oui ! Pendant qu'il en est temps, usons et usons largement des grâces divines. Faisons-les descendre sur nos âmes avec abondance, comme la rosée du ciel tombe sur notre terre aux jours des grandes pluies ! Si nous les recevons avec les dispositions voulues et si nous savons en tirer profit, le temps de la justice divine nous sera pleinement favorable. Il ne nous apportera que des récompenses. Ainsi soit-il.

FIN

LA PRÉDICATION DES CHOSES QUI NOUS ENTOURENT

111

L'avion

Nous allons entendre un prédicateur extraordinaire, qu'on n'a jamais entendu dans les siècles passés, dont la chaire est mobile et haut placée, dont la voix est un ronflement peu harmonieux, mais qui néanmoins donne de nombreuses et excellentes leçons : l'avion.

I. — Un admirable avion : le Christ

« Je suis une invention admirable. Avec moi on peut faire de belles prouesses, grâce à mon vol rapide à travers les airs. Mais je suis bien petite chose à côté de l'avion qu'apporta au monde, il y a 1900 ans, N.-S. Jésus-Christ en devenant pour tous les hommes l'avion géant qui leur permet de s'élever non seulement au delà des nues, mais de monter de la terre jusqu'au ciel et de s'y fixer pour l'éternité. »

Les avions marchent à une vitesse vertigineuse et s'élèvent à des hauteurs incroyables. Ils rendent possibles des communications et des transports ultra-rapides. C'est bien beau.

Mais cependant ils ne montent que pour redescendre bien vite ; la hauteur où ils s'élèvent n'est qu'un point imperceptible dans les espaces immenses ; ils exigent une construction très minutieuse, sont difficiles à bien conduire. Ainsi, ils ne sont à la portée que du petit nombre.

L'avion que Notre-Seigneur apporta au monde est à la disposition de tous les hommes de bonne volonté ; si l'on se tient dedans, on y est à l'abri des dangers ; il élève dès cette vie l'âme au-dessus de la terre et de ses fanges, et finalement, par la mort bien sanctifiée, il la fait, comme par un dernier

coup d'aile, monter de cette terre de misères jusqu'au séjour des félicités éternelles. Voilà bien un avion idéal.

Quel est cet avion ? C'est Notre-Seigneur lui-même. Ayant mérité la glorification à la nature humaine qu'il s'était unie, il est monté avec cette humanité divinisée jusqu'au plus haut des cieux avec le seul moteur de sa volonté toute-puissante et de son amour infini pour les hommes. Puis, nous unissant à lui en faisant de nous ses membres, il nous attire à lui, puisque les membres vivants doivent aller là où est leur tête. Ainsi l'ascension du Christ est le principe et le commencement de la nôtre.

Seulement, si nous voulons suivre le Christ jusqu'au ciel, il faut nous tenir dans la nacelle de son avion, en vivant en lui et en le faisant vivre en nous : *Manete in me et ego in vobis.*

II. — Comment on se fait un avion divin

« *Il y a deux pièces essentielles dans mon mécanisme : l'hélice qui me pousse fortement et rapidement en avant, et un* MONOPLAN *ou un* BIPLAN *sustentateur qui, glissant dans une direction ascendante sur la couche d'air inférieure, me soulève et me maintient soulevé. Chrétien, ton avion spirituel demande le même dispositif : l'amour divin comme moteur, la foi et l'espérance comme points d'appui pour t'élever.* »

Par nous-mêmes nous ne pouvons que nous traîner terre à terre. Pour pouvoir nous élever, il faut un puissant moteur qui nous lance en avant sur des appuis qui nous soulèvent. Ces appuis sont la foi et l'espérance, qui, nous faisant mettre sous nos pieds tous les biens d'ici-bas, élèvent nos pensées et nos affections vers Dieu qui sera notre récompense. Le moteur est la charité, qui nous pousse fortement vers le but élevé que lui proposent la foi et l'espérance.

Comme, dans les trois vertus théologales, c'est Dieu qui est l'objet et l'agent principal, comme c'est lui qui croit, espère et aime en nous et avec nous, notre avion est vraiment un avion divin, doué d'une puissance divine.

Oh ! le précieux avion ! Ayons bien soin de le construire en nous et de le tenir en bon état !

III. — Se servir de cet avion divin

« *En me voyant on se dit : « Ce n'est pas moi qui monterai dans cette galère ! » Personne, du reste, n'est forcé de se servir de moi. Mais il n'en est pas de même, ô hommes, de l'avion divin que vous devez construire dans votre âme. Il faut absolument vous y placer et vous y tenir en vivant dans la foi, l'espérance et l'amour : sinon, c'est la chute dans l'abîme.* »

On est bien libre de ne pas se mettre dans les avions inventés par les hommes, mais il n'en est pas de même de l'avion spirituel : il faut absolument le construire dans notre âme et nous en servir. En effet, tout homme, à son entrée dans ce monde, est comme placé dans les airs entre le ciel et l'enfer. Ou bien il est mis ou se met par le baptême dans l'avion divin du Christ qui monte, ou bien, par le péché originel et par ses propres péchés, il est mis ou se met dans un avion à la dérive, dont la chute dans l'abîme est déjà commencée.

Par un miracle de la miséricorde divine, l'avion précipité peut être arrêté dans sa chute avant d'arriver au fond. Ce miracle, Dieu le fait souvent, mais il ne le doit à personne. Le pécheur n'a aucun droit d'y compter. Il est donc de la dernière imprudence de quitter par le péché l'avion qui monte et de se mettre dans celui qui tombe.

N'ayons jamais cette témérité et remercions Dieu chaque jour de nous avoir offert l'avion sauveur.

IV. — Première difficulté : l'essor

« *La première difficulté que je rencontre, consiste à me soulever et à quitter le sol. Mes pilotes ne réussissent pas toujours cette première manœuvre. De même, chrétien, pour t'élancer vers le ciel avec l'avion divin des trois vertus théologales, c'est le premier mouvement qui coûte et qu'il importe de faire généreusement.* »

En effet, en nous le vieil homme est bien lourd et de fortes attaches le retiennent sur terre. Pour rompre ces attaches et le soulever, il faut une force de plus de cent et de mille chevaux. Il faut la puissance divine de la grâce, jointe à la prompte et énergique bonne volonté de l'homme. Il ne faut pas mettre avec soi le vieil homme dans la nacelle de son avion. Il faut, en le plaçant sous ses pieds par le renoncement à soi-même et le détachement, s'en servir comme d'un point d'appui pour s'élancer.

Ce renoncement à soi-même et ce détachement sont l'A B C de la vie chrétienne, la condition *sine qua non* posée par Jésus à ceux qui veulent se mettre à son service.

Assurément cela coûte. C'est même ce qui arrêta le jeune homme de l'Evangile. Il aurait voulu mettre avec lui ses richesses dans son avion pour suivre Jésus, et il s'en alla tout triste.

C'est le commencement qui est la moitié du tout. Il faut à celui qui veut se mettre à la suite de Jésus, une foi assez éclairée, une espérance assez vive, et surtout un moteur d'amour, une force assez grande, pour qu'on puisse faire promptement et généreusement les premiers sacrifices.

V. — Boussole et gouvernail pour la direction

« *Une fois soulevé en l'air il faut que je connaisse et suive ma direction. Pour la connaître, dans les longs voyages, il faut la boussole, et pour la suivre il faut un gouvernail tenu par un pilote habile. De même, chrétien, pour ne pas t'égarer dans ta course, prends pour boussole le Christ crucifié, et par l'obéissance confie la direction du gouvernail à l'Eglise et à ses pasteurs.* »

C'est Jésus qui déclare vouloir être lui-même la boussole du monde chrétien du haut de sa croix, car c'est de là, dit-il, qu'il sera l'aimant attirant tout à lui : « Quand j'aurai été élevé de terre, j'attirerai tout à moi. » (Jo., XII, 32). Il nous fait savoir par là qu'il veut que notre religion soit celle du chrétien crucifié avec lui. Il veut que le voyant souffrant et humilié, nous trouvions dans l'humiliation et la mortification le moyen de nous détacher de nous-mêmes et de nous élever vers le ciel.

Et c'est à son Eglise qu'il a confié le soin de nous diriger dans les voies du salut. Elle tient le

gouvernail par la main de ses pasteurs. C'est aux fidèles de suivre sa direction, c'est-à-dire d'obéir et de se laisser conduire. L'obéissance, du reste, est la manifestation du véritable amour.

VI. — Alimentation du moteur

« *Si l'on veut que je fournisse un long vol, il me faut l'alimentation continuelle d'essence : toute panne d'essence m'est fatale. De même, chrétien, si tu veux continuer ton vol vers le ciel, il faut absolument fournir à ton moteur d'amour le double aliment de la parole de Dieu et de l'Eucharistie.* »

En tout être vivant sur la terre, l'activité de la vie occasionne une déperdition, qui doit être réparée par l'alimentation. Il en est de même pour l'activité de notre âme. Or Jésus ne nous laisse pas ignorer quelle alimentation lui est nécessaire. C'est lui en effet qui a dit : « L'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu, » et : « Si vous ne mangez pas ma chair et ne buvez pas mon sang, vous n'aurez pas la vie en vous. » Combien d'âmes sont dans des avions à la dérive, ou en pleine chute, parce qu'elles ne prennent pas cet aliment en quantité suffisante ! Elles sont en panne d'essence.

VII. — Organes équilibreurs nécessaires

« *En l'air, je suis dans un équilibre tout à fait instable. Des trous d'air excessivement raréfié, des courants contraires peuvent ou me faire piquer de la tête, ou me renverser, ou me jeter sur le flanc et me lancer à la dérive. Il me faut des organes équilibreurs dans tous les sens, pour résister aux poussées contraires. Toi aussi, chrétien, tu es exposé à tout instant et partout aux poussées violentes des esprits de malice répandus dans les airs, des furieuses passions qui bouleversent le monde, et de tes propres passions. Il faut que tu sois outillé pour résister à toutes ces poussées dangereuses.* »

L'outillage équilibreur nécessaire à tout chrétien, ce sont les vertus, surtout les vertus contre lesquelles on est plus tenté. C'est par ces vertus qu'on est prêt à la résistance quand on subit les poussées vers le mal. Il faut donc que l'on s'exerce, que l'on s'affermisse dans la pratique de ces vertus. Combien y en a-t-il qui y pensent sérieusement ? Combien y a-t-il d'orgueilleux qui s'exercent à l'humilité, d'avares au détachement, de voluptueux à la mortification ? Aussi quelles culbutes subissent leurs avions spirituels !

VIII. — Pas d'arrêts ni de ralentissements

« *Ce n'est que grâce à la rapidité de mon passage sur les couches d'air que celles-ci peuvent me soutenir. Aussi tout arrêt ou même tout ralentissement trop accentué me précipite en bas. Ainsi, dans la vie d'amour, tout arrêt et même tout ralentissement de ferveur peuvent être fatals.* »

Pour l'avion, toute panne de moteur provoque la chute. De même, chrétien, si, dans l'avion de ton âme, le moteur de la charité s'arrête, il arrive pour elle ce qui arrive pour le corps quand le cœur cesse de battre : c'est la mort. Quand l'amour de Dieu s'éteint dans une âme, c'est aussi la mort pour cette âme.

De même aussi que dans l'air l'avion doit avancer toujours, de même l'avion spirituel est soumis à la loi du progrès continuel. C'est la leçon et l'exemple de Jésus : *Proficiebat.* Dans la voie du salut, ne pas avancer c'est reculer, car c'est abuser de la grâce, et bientôt c'est tomber.

Si l'absence seule de progrès est mauvaise, à plus forte raison le ralentissement, la diminution de ferveur dans la vie spirituelle est funeste. C'est la tiédeur, contre laquelle tous les maîtres de la vie spirituelle et Dieu lui-même nous mettent en garde : *Quia tepidus es, incipiam te evomere ex ore meo.* (Apoc., III, 16).

IX. — Plutôt voler haut qu'au ras du sol

« *Il est plus facile et plus sûr pour moi de voler dans les couches supérieures de l'atmosphère qu'au ras de terre, car les courants y sont moins violents, les couches d'air plus uniformes, et l'on n'a pas à y redouter une foule d'accidents auxquels on est exposé à proximité du sol. De même, pour les avions des âmes, il est plus sûr et plus avantageux de s'élever et de rester dans les hautes sphères de la sainteté que de se traîner terre à terre. Avis aux chrétiens à gros grains, qui ont peur d'en trop faire.* »

Dans les régions inférieures de l'atmosphère, les avions risquent bien plus de se heurter contre des obstacles : arbres, maisons, lignes conductrices d'électricité, rochers ; ils ont plus à y craindre les changements subits de courants, les remous occasionnés par les variations du sol. Ainsi pour les chrétiens qui restent en contact intime et perpétuel avec le monde corrompu et corrupteur, qui par leurs pensées et leurs affections sont sans cesse tournés vers la terre, il est bien difficile que l'avion de leur âme vole longtemps sans être poussé à la dérive et sans venir s'écraser sur le sol par le péché mortel.

Au contraire, les saints, qui s'élèvent bien au-dessus de la terre, qui se séparent le plus possible du monde, qui se renoncent de plus en plus à eux-mêmes et qui vivent perpétuellement dans des pensées et des affections célestes, sont bien moins exposés à tomber, et ils tombent rarement.

— Mais, me direz-vous, s'ils tombent de plus haut, leur chute sera plus mauvaise et ce sera le cas de dire : *Corruptio optimi pessima.* — Cela est vrai si la chute a été amenée par une progression plus ou moins lente dans le mal, car alors souvent on reste dans son péché. Mais le plus souvent la profondeur d'une chute imprévue et subite réveille une âme sainte ; elle se relève vite et se sert même de sa chute pour devenir plus sainte, plus humble, plus défiante d'elle-même, plus reconnaissante, plus zélée et plus aimante.

Et puis quelle douceur, quels avantages inappréciables il y a pour une âme à vivre sur les hauts sommets de la sainteté ! quels mérites immenses amassés ! quel bien considérable produit !

X. — Les tempêtes

« *Quand le vent souffle furieux, quand la tempête fait rage, quand passent les typhons, je n'ai qu'une chose à faire : rester au garage, sinon ce serait ma perte certaine. De même pour toi, ô*

âme, il y a des milieux où le vent des mauvaises passions souffle en tempête : il ne faut pas t'y aventurer. »

Quels sont ces milieux à éviter si l'on veut ne pas sombrer ? Je signalerai principalement les seul-à-seule entre jeunes gens et jeunes filles, la compagnie des impies, des libertins et des semeurs de discorde, le théâtre mondain, la presse irréligieuse et licencieuse, le cinéma. Aujourd'hui ce dernier est particulièrement dangereux. Presque tous les films, même mis en circulation par des maisons prétendues catholiques, à peu d'exceptions près, sont une école de démoralisation pour la jeunesse, car ils étalent des scènes de passion amoureuse, de familiarités que des parents chrétiens doivent interdire sévèrement à leurs jeunes gens, à leurs jeunes filles. Les leur permettre, c'est les précipiter dans la tempête des pensées, des désirs, des projets, et bientôt des actions coupables.

XI. — Les brouillards et la nuit

« *Quand le brouillard est épais et la nuit noire, si j'exécute des vols, je suis bien exposé à l'égarement et à des accidents, surtout si en même temps le vent se lève. De même pour toi, ô âme, si tu prends les manières de voir du monde, qui sont le brouillard et la nuit, et qu'en même temps tu sois sous la poussée de certaines passions, il est impossible que tu ne t'écartes pas du chemin de la vertu et que tu ne fasses pas des chutes lamentables.* »

L'expérience prouve que pour les avions le brouillard et la nuit sont très dangereux. De même si on prend les idées du monde et qu'on obscurcisse ou éteigne ainsi les lumières de la foi, on voyage dans l'obscurité, exposé à se heurter contre toutes sortes d'obstacles et à se jeter dans les précipices. Et le danger est accru si à l'obscurité se joint la tempête de quelque folle passion.

XII. — Les collisions

« *Un autre danger, qui se présentera souvent quand les avions se seront multipliés, ce sont les collisions en plein air. Les chutes qui en résultent sont ordinairement mortelles. Dans les sociétés humaines, c'est à chaque instant que les différences de caractère, les intérêts opposés et la jalousie amènent des heurts, des chocs entre parents, entre amis, et souvent ces chocs engendrent les divisions, la haine, les rancunes, la malveillance. C'est alors la chute de l'avion des âmes dans l'abîme.* »

On n'aime pas le bon Dieu, si par amour pour Dieu on n'aime pas tous les hommes, ses enfants.

Ayons donc bien peur de laisser s'éteindre en nous la charité fraternelle. Exerçons-nous bien dans la pratique de cette vertu, surtout dans la pratique de l'amour envers nos ennemis.

Chers ennemis, combien nous avons de raisons de vous aimer !

XIII. — Les chutes

« *Quand je m'élève à des centaines, à des milliers de mètres, pensez combien la chute doit être terrible, si chute il y a. Mais combien plus mauvaises et plus désastreuses sont les chutes des avions spirituels !* »

Si un avion tombe d'une grande hauteur, le plus souvent c'est la mort du pilote de cet avion, et souvent la mort dans le feu. Mais mille fois plus terribles et plus désastreuses sont les chutes des âmes.

Quand en effet un chrétien commet une faute grave, étant auparavant en état de grâce, il change une vie divine contre une mort éternelle. De fils de Dieu il devient fils du diable, de possesseur de biens infinis il tombe dans la plus complète pauvreté, d'héritier du ciel il devient citoyen de l'enfer, vers lequel il est déjà précipité dans une chute vertigineuse. Cette chute devient plus lourde et plus rapide, à mesure qu'il multiplie ses péchés, et elle le fera s'abîmer dans les flammes au moment de sa mort.

Au lieu d'une éternité de vision, d'amour, de félicité, ce sera pour lui une éternité de ténèbres, de haine, de souffrance, de rage, de désespoir. Quelle chute !

Et c'est par milliers que les malheureux pécheurs se précipitent ainsi chaque jour au fond des abîmes. Oh ! craignons de nous préparer un pareil sort !

XIV. — Le parachute

« *Mes chutes sont terribles, mais cependant elles ne doivent pas enlever toute espérance à mon pilote. Quand il se sent précipité dans le vide, il a la ressource du parachute. Chrétien, quand par des fautes graves tu es en chute rapide vers l'enfer, Dieu, dans son infinie miséricorde, t'offre encore le parachute du repentir et de la confession. Sache t'en servir.* »

Hélas ! les chutes mortelles pour la vie de l'âme sont fréquentes parmi les hommes.

L'innocence est la vertu des anges, la fleur qui ne germe qu'au ciel. Si les hommes ne pouvaient entrer au ciel qu'avec l'innocence baptismale, combien faible serait le nombre des élus ! Heureusement Dieu nous offre une seconde planche de salut après le naufrage : la pénitence. Pécheurs, soyons-lui reconnaissants et servons-nous de ce moyen facile pour nous arrêter au milieu de nos chutes.

XV. — L'atterrissage

« *Je ne puis pas rester toujours en l'air : je suis forcé d'atterrir de temps en temps. Cet atterrissage n'est pas sans difficultés ni sans dangers. La même nécessité s'impose aux âmes d'élite qui volent dans les hautes sphères de la sainteté : elles sont obligées de reprendre souvent contact avec la terre, et cela n'est pas sans danger pour elles.* »

Beaucoup de chrétiens, hélas ! ne se servent à peu près pas de l'avion divin. Leur esprit et leur cœur s'élèvent bien rarement vers Dieu. Ils ne font guère que quelques lourds sauts de crapaud et retombent aussitôt à terre. A ceux-là je dis d'apprendre à voler.

Mais pour les âmes de bonne volonté qui veulent sincèrement aller à Dieu, il faut qu'elles se tiennent le plus possible en haut dans les pensées et les affections surnaturelles : *Sursum corda !*

Si, vivant dans le monde, elles sont obligées de prendre contact avec lui, qu'elles aient bien peur de lui emprunter ses idées et son esprit et de se laisser prendre à ses séductions ! Qu'elles gardent toujours leur esprit et leur cœur en haut.

Que les religieux et les religieuses, qui font profession de se séparer du monde et de passer leur

vie dans leurs avions, au-dessus du monde, soient heureux d'être entrés dans un si saint état ; qu'ils se tiennent habituellement au-dessus de la terre, réalisant cette demande de l'oraison du jour de l'Ascension : « *Ipsi quoque mente in cœlestibus habitemus.* »

Et quand ils sont obligés de redescendre à terre pour les nécessités matérielles ou pour faire le bien selon le but que se propose leur Institut, qu'ils ne fassent que les atterrissages utiles, en restant toujours en haut par le cœur et en prenant toutes les précautions pour ne pas s'imprégner de l'esprit du monde et ne pas se laisser empoisonner par son air empesté.

XVI. — Le service postal par avion

« *Parce que je rends possibles les communications rapides, on se sert de moi pour le service postal. Eh bien ! ô hommes, il y a un service postal plus rapide encore et plus sûr entre la terre et le ciel : ce sont les anges d'abord, puis les saints du ciel et de la terre, qui sont les avions.* »

Les anges ont été établis par Dieu pour entretenir les communications constantes entre la terre et le ciel, pour porter les messages de la terre au ciel et les secours du ciel à la terre.

Et les saints de la terre et du ciel, portés par l'avion de la charité fraternelle, transmettent à Dieu les demandes de leurs frères malheureux, et les saints du ciel, se servant de ce même avion, reviennent sur la terre secourir leurs frères dans la détresse.

C'est ce qu'annonçait sainte Thérèse de Lisieux : « Je descendrai, » disait-elle. Combien elle a fait de voyages du ciel sur la terre depuis sa belle mort !

Comptons sur tous ces aviateurs célestes.

XVII. — Le chargement des avions

« *On donne maintenant assez de puissance à mon moteur pour que je puisse emporter de nombreux passagers et de lourdes cargaisons de marchandises. Chrétiens, faites-vous un avion assez puissant pour donner place dans votre nacelle à un grand nombre d'autres âmes et y mettre un riche bagage de mérites.* »

Mes frères, n'encombrons pas nos avions de marchandises inutiles qui pourraient les faire sombrer et qu'on ne nous laisserait pas introduire avec nous en paradis. Mais par un zèle ardent, recrutons tout ce que nous pourrons de pauvres âmes qui se perdent, prenons-les dans la nacelle de notre avion pour les faire monter avec nous.

Amoncelez aussi dans cette nacelle tout ce que vous pourrez de bagage de bonnes œuvres. Au lieu de surcharger votre avion, elles lui serviront de lest ; au lieu d'être interdites par le portier du paradis, elles vous donneront le droit d'y monter plus haut.

Avez-vous le souci de compléter le chargement de votre avion ? Combien de pécheurs avez-vous sauvés ? A quel point en est l'inventaire de vos mérites ?

XVIII. — Les beaux panoramas

« *Quand je m'élève dans les airs par un temps clair, c'est un splendide tableau qui se déroule à mes pieds ; plus beau même que celui dont jouissent les alpinistes après l'ascension des hautes montagnes. Mille fois plus beau le panorama divin que contemplent les âmes saintes.* »

C'est une véritable jouissance, pour les excursionnistes, de contempler les paysages qu'ils ont devant les yeux, du haut des montagnes. Bien plus ravissant et plus instructif le spectacle que la foi, ou l'illumination directe venue de Dieu, découvre aux âmes montées sur les sommets de la sainteté avec leur avion divin. C'est Dieu lui-même, la perfection et la beauté infinies, qui se révèle de plus en plus à elles à mesure qu'elles montent ; ce sont les inventions admirables de son amour pour nous élever jusqu'à lui ; ce sont toutes les créatures qui nous font deviner quelque chose de sa grandeur, de sa puissance, de sa sagesse, de son amour.

XIX. — La petitesse des créatures

« *A mesure que je monte, tout se rapetisse sur la terre : les montagnes ne sont plus que de légers accidents de terrain, les hommes ne sont plus que des fourmis. De même, pour les âmes qui s'élèvent sur l'avion spirituel, tout ce qui d'en-bas leur paraissait grand diminue d'importance à mesure qu'elles montent et à la fin ne leur paraît plus que comme un petit fétu ; c'est alors qu'elles voient juste.* »

Vues des yeux de la chair, les choses d'ici-bas nous semblent grandes et importantes ; mais vues d'en-haut, des yeux de la foi, comme on les verra au moment de la mort, elles changent complètement d'aspect. Richesses, honneurs, plaisirs ne sont plus que comme une poussière que le vent dissipe, comme une fumée qui s'évanouit.

Les sacrifices, les efforts que nous demande l'accomplissement du devoir, semblent des riens à côté de l'immense poids de gloire qu'ils vont nous valoir. Toutes nos vertus, nos bonnes œuvres nous paraissent bien trop petites pour répondre à l'amour infini que Dieu nous a témoigné. Les souffrances qu'on endure, même le martyre, ne sont qu'une paille à côté de ce que nous désirons avoir fait et souffert pour Dieu.

Dès maintenant voyons ainsi les choses. Tenons-nous bien haut pour ne pas subir la séduction des créatures qui ne sont qu'un pur néant.

XX. — En haut le froid

« *Quand je m'élève dans les airs, la température baisse d'un degré par 215 mètres. De même, chrétien, à mesure que tu montes dans l'avion de l'amour divin, ton cœur se refroidit pour les créatures, et si tu montes assez haut, c'est tout le vieil homme qui en toi sera saisi du froid de la mort. Heureuse mort, source de la vraie vie pour ton âme ! Si au contraire c'est le vieil homme qui s'élève bien haut par l'orgueil, l'âme est envahie par un mauvais froid. C'est le froid en elle et autour d'elle.* »

Chez les saints, dont l'avion spirituel plane dans les hauteurs, le cœur est de glace pour toutes les choses de la terre, parce qu'il est tout à Dieu. C'est un froid très désirable et très doux qui les envahit, c'est une sainte mort à la terre, qui renforce la vie divine.

Chez l'orgueilleux règne le froid envers Dieu et envers le prochain, car, rempli de lui-même, gonflé d'amour-propre, il n'aime que lui-même. Récipro-

quement il n'est plus aimé ni de Dieu ni des hommes.

Et ce froid de mort dans lequel se met l'orgueilleux, commence sa chute vers l'enfer où, tout en étant dans le feu et tourmenté par les flammes, il sera transi d'un froid glacial, aimé de personne et sans amour pour personne.

XXI. — Les records

« *Maintenant c'est à qui, en se servant de moi, montera plus haut, ira plus loin, plus vite et plus longtemps, avec un lourd chargement. On concourt pour gagner ces records. Chrétiens, si vous avez une foi bien vive et bien éclairée, vous devez tenir, vous aussi, à monter plus haut, à marcher plus vite, sans arrêt, en amassant tous les jours plus de mérites, en emportant le plus grand nombre possible d'âmes avec vous vers le ciel.* »

C'est tous les jours que les aviateurs s'exposent aux plus grands dangers pour gagner les plus hauts records : *ut corruptibilem coronam accipiant* (I Cor., IX, 25). Pourquoi, dans la conduite de son avion spirituel, n'aurait-on pas une noble émulation et de saintes ambitions ? Pourquoi ne pas chercher à aller vite pour qu'on puisse dire de nous comme de plusieurs saints : « *Consummatus in brevi, explevit tempora multa.* Consommé en peu de temps, il a rempli une longue carrière » ?

Pourquoi ne pas multiplier nos œuvres de zèle pour avoir, comme Xavier, notre nacelle remplie d'âmes sauvées par nous ? Pourquoi ne pas nous enflammer d'une sainte ardeur pour la pratique de toutes les vertus, à l'exemple de la petite Thérèse de l'Enfant-Jésus ?

XXII. — Le rôle des plans supérieurs

« *Quand je vole en l'air, ce sont les plans supérieurs de mon appareil qui le portent tout entier ; c'est le contraire quand je suis à terre. De même, parmi les hommes, ce sont les bons supérieurs, les bons parents, les bons pasteurs, qui soulèvent et tiennent soulevés leurs inférieurs vers le ciel, tant qu'ils sont eux-mêmes sur les sommets de la vie d'amour. Mais s'ils redescendent à terre, c'est-à-dire s'ils perdent le lest de la sainte charité, ils deviennent une charge, une souffrance, une cause de perte, de damnation pour leurs inférieurs.* »

Quelle leçon pour tous ceux qui sont placés au-dessus des autres ! Comme ils doivent comprendre leur responsabilité et ne pas s'exposer à voir se réaliser pour eux-mêmes la terrible menace : « *Judicium durissimum his qui præsunt fiet.* Un jugement très sévère sera exercé envers ceux qui sont dépositaires de l'autorité. » (Sap., VI, 6).

XXIII. — Le ronflement de l'avion

« *Mon ronflement dans les airs, imitation du tonnerre, vous avertit, ô hommes, de ne pas braver Dieu, et de ne pas attirer sur vous sa colère, car, de bon serviteur, je peux devenir, comme tant d'autres inventions, un épouvantable instrument de destruction et de mort.* »

Les peuples ont bien besoin de cet avertissement aujourd'hui. C'est maintenant en effet qu'on peut redire avec le psalmiste : « Pourquoi les nations ont-elles frémi, pourquoi les peuples ont-ils ourdi de vains complots ? Ils se sont levés contre le Seigneur et contre son Christ. Ils ont dit : « Brisons nos chaînes et secouons le joug. » Mais celui qui habite dans les cieux, se rira de leurs vains projets et leur fera voir leur folie. Dans sa fureur, il les mènera avec une verge de fer et il les brisera comme on brise le vase du potier. Et maintenant, princes et peuples, apprenez à servir le Seigneur avec crainte et tremblement ! » (Ps. II).

La Grande Guerre a déjà été cette verge de fer. Et si on ne profite pas de cette leçon, bientôt les escadrilles d'avions seront à travers le monde une verge bien plus terrible encore.

Grandes cités de la terre, devenues, hélas ! d'autres Sodome et d'autres Babylone, les avions qui se fabriquent par milliers aujourd'hui vous crient comme jadis Jonas à Ninive : « Encore quarante jours et Ninive sera détruite. » Ninive se convertit à la prédication de Jonas et elle fut épargnée. Mais vous, villes coupables d'aujourd'hui, si vous ne vous convertissez pas, j'ai bien peur qu'une de ces nuits des escadrilles d'avions, semant les gaz empoisonnés et les bombes incendiaires, fassent de vous d'immenses cimetières et d'inhabitables monceaux de ruines.

Avis à vous ! O Paris, la Babylone moderne, prends garde ! Heureusement qu'il y a dans ton enceinte plus de justes qu'à Sodome !

XXIV. — Les barrages contre avions

« *On étudie les moyens de m'arrêter, quand je voudrai détruire et tuer. On trouve des demi-moyens, mais combien de fois je pourrai causer d'épouvantables surprises ! De grandes cités auront, par moi, le sort des cités antiques dont on ne retrouve que quelques ruines. O hommes, ô peuples, il n'y a qu'un moyen pour dresser devant moi des barrières vraiment infranchissables : c'est de faire régner sur le monde Celui qui a dit : « Mon commandement est que vous vous aimiez les uns les autres comme je vous ai aimés ; » c'est lui seul qui peut empêcher mes sorties malveillantes ou rendre inutiles mes tentatives, en m'arrêtant, m'égarant, ou en détournant mes coups.* »

Combien sont aveugles les dirigeants actuels, de vouloir se passer de Dieu et de son Christ pour la bonne marche des sociétés ! Par quelles épouvantables catastrophes il faudra que Dieu leur ouvre les yeux ! La vague du communisme qui s'avance et qui monte devrait les avertir. Ils devraient comprendre qu'une société sans Dieu est une réunion de bêtes féroces prêtes à se dépouiller, à s'entredéchirer, à s'entretuer.

XXV. — L'avion a la guerre

« *A l'avenir je déciderai souvent du sort des batailles, car c'est grâce à moi que les armées en présence pourront avoir les renseignements nécessaires, c'est par moi qu'elles pourront exercer une action décisive. Ce sont aussi les avions spirituels qui font triompher les âmes dans la lutte continuelle qu'elles ont à soutenir pour arriver à la conquête de la Jérusalem céleste.* »

Militia est vita hominis super terram. L'homme est continuellement en guerre ici-bas. (Job, VII, 1). Il a contre lui l'armée des démons, le monde corrompu auxiliaire de l'enfer, et même au dedans de soi-même des traîtres, ses mauvais penchants, qui font cause commune avec l'ennemi.

C'est en montant et en se tenant sur son avion de la divine charité que chaque chrétien peut recevoir du ciel les lumières nécessaires pour bien connaître ses ennemis, déjouer leurs ruses, se procurer tous les anges, tous les saints, Dieu lui-même comme auxiliaires. C'est sur cet avion qu'il domine ses ennemis, qu'il a une puissance, une force divine de résistance : *fortis ut mors dilectio* (Cant., VIII, 6), qu'il est vainqueur même quand il paraît vaincu.

Quand les martyrs en effet tombent sous la rage des tyrans, leur corps, c'est vrai, est sous les pieds pour un moment ; mais l'âme se tient bien haut dans le vestibule du paradis. Elle n'est donc pas sous les pieds des tyrans : c'est elle qui est bien au-dessus d'eux et qui triomphe.

XXVI. — Deux folles tentatives

« *Bien avant les inventions modernes, d'orgueilleux aviateurs ont par leurs propres forces voulu monter bien plus haut que ne monteront jamais les avions faits de main d'homme. J'ai nommé Lucifer d'abord, puis Adam et Eve. Leur chute lamentable, ô hommes, doit vous servir de leçon.* »

Lucifer a voulu monter par ses propres forces et devenir l'égal de Dieu. Dieu le frappa aussitôt et tous les anges révoltés avec lui. C'est Jésus lui-même qui dit à ses apôtres avoir été témoin de leur chute effroyable : « *Videbam Satanam sicut fulgur de cœlo cadentem.* » (Luc, X, 18). Quelle catastrophe ! Lucifer, le plus beau des anges, et avec lui des milliards d'anges précipités du ciel au fond des abîmes de l'enfer !

Puis c'est Adam et Eve qui, comblés des bienfaits du Créateur, succombent à la même tentation que Lucifer. Ils veulent aussi devenir semblables à Dieu : « Vous serez comme des dieux, » leur dit le tentateur, et leur fol orgueil les fit déchoir de l'état divin où Dieu les avait élevés et tomber dans un abîme de misères. Ils entraînèrent toute leur postérité avec eux dans leur déchéance.

Ces deux tentatives coupables de Lucifer et de nos premiers parents prouvent que Dieu a fait les anges et les hommes pour de grandes destinées, puisqu'on trouve aussitôt chez eux de si hautes aspirations. Et en réalité Dieu nous a faits pour devenir semblables à lui : *Similes ei erimus* (I Jo., III, 2), mais non par nos propres moyens et surtout non en nous révoltant contre lui. C'est seulement avec l'avion merveilleux de l'amour divin que nous pouvons monter en nous unissant à Dieu, en ne faisant plus qu'un avec lui.

XXVII. — L'avion idéal en cette vie

« *Chrétiens, Jésus vous offre pour monter au ciel près de lui l'admirable invention de son avion divin, mais son invention comporte plus ou moins de perfectionnements qui rendent son emploi plus ou moins facile et plus ou moins sûr. Le plus avantageux de ces perfectionnements est l'état religieux dans lequel, rendant plus de gloire à Dieu, on monte au ciel plus sûrement et plus haut.* »

Tous les avions qui vont de la terre au ciel, mariage, célibat et état religieux, ont comme pièces essentielles les trois vertus théologales : foi, espérance et charité, et tous trois peuvent conduire au but. Mais dans l'état religieux ces trois vertus atteignent facilement une perfection qu'elles acquièrent bien plus difficilement dans le célibat et le mariage.

La foi y est éclairée, affermie par bien plus d'instructions, de lectures, de méditations, par plus de lumières intérieures reçues de Dieu. L'espérance y devient plus solide, parce qu'on a de plus belles promesses de la part de Dieu, plus de secours, et qu'on y acquiert vite de plus grands mérites. La charité y est extraordinairement facilitée par les trois vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance, qui sont le renoncement complet à toutes les choses créées et à soi-même ; elle s'accroît par la pratique quotidienne des actes intérieurs et extérieurs d'amour, par les sacrements d'Eucharistie et de Pénitence.

L'essor y est plus facile, parce qu'on y fait mourir plus vite et plus complètement le vieil homme. On s'y maintient plus facilement en équilibre contre les tentations, car on s'y exerce davantage à la pratique des vertus contraires à ces tentations.

On y monte plus rapidement dans les régions supérieures où le vol est plus facile et moins dangereux. S'il y a chute, on a le parachute de la pénitence tout prêt, à la portée de sa main. On n'y craint pas les égarements, car on a devant soi la boussole du Christ crucifié, et le gouvernail est tenu par des mains expertes.

Par une sainte émulation on s'y exerce à gagner tous les records. On n'a pas à y redouter les pannes d'essence, parce qu'on a toujours de quoi alimenter le moteur du saint amour.

Quand éclatent les grandes tempêtes, on a un asile assuré dans les saints cœurs de Jésus et de Marie. Les atterrissages y sont moins nombreux et moins dangereux, car on y pratique la fuite du monde et on y apprend à se défier de lui. Les collisions entre avions y sont moins fréquentes et moins funestes, car on y est exercé à la pratique de la charité fraternelle et de la patience. Enfin on y donne plus fortement le dernier coup d'aile par une sainte mort.

Heureux, heureuses ceux et celles qui entrent dans ce saint état !

XXVIII. — Le dernier avion et le dernier vol

« *Hommes, si vous vous servez bien, jusqu'à la mort, de l'avion rudimentaire des trois vertus théologales, Dieu remplacera ses appuis de la foi et de l'espérance par la lumière de gloire qui produira la vision béatifique. Votre avion alors sera l'avion parfait volant sur les seules ailes de l'amour. Avec cet avion vous pourrez revenir quelquefois sur la terre, comme la petite sainte Thérèse, pour y faire du bien. Votre dernier vol sera pour vous rendre à la grande scène du jugement général. Tandis que les réprouvés y seront traînés par les démons, vous y volerez dans les airs à la rencontre du Christ :* « Simul rapiemur cum illis in nubibus obviam Christo in aera » (I Thess., IV, 16), *et après le jugement, quand les damnés seront précipités corps et âme dans l'enfer, vous remonterez avec des corps glorieux dans le ciel. Puis ce sera l'immobile éternité.* »

Méritons donc, en nous tenant toute notre vie sur l'avion divin de l'amour et en nous en servant continuellement, la transformation de cet avion élémentaire en l'avion parfait sur lequel nous ferons notre dernier vol au jugement dernier, pour entrer ensuite dans la Jérusalem céleste et demeurer éternellement auprès de Dieu.

112
L'huile

Voici un prédicateur onctueux, que pour cette raison précisément il ne faut pas laisser tomber sur ses habits. C'est l'huile.

I. — L'oint du Seigneur

« *Chrétien, je dois te faire penser d'abord à celui qui est appelé l'*OINT DU SEIGNEUR, *le Christ. On l'appelle ainsi parce qu'il a été oint, c'est-à-dire pénétré, rempli du St-Esprit, de ses grâces et de ses dons, et il est devenu ainsi pour toi la source de tous les biens spirituels. Va donc à cette source.* »

Une des propriétés de l'huile est de compénétrer les corps poreux avec lesquels elle est mise en contact et de s'y fixer. De même, quand l'humanité du Christ a été mise en contact par l'Incarnation avec la divinité, celle-ci s'est communiquée à elle dans la plus haute mesure où l'infini puisse se donner au fini. Jésus s'est trouvé ainsi dans son humanité, dès le premier instant de son Incarnation, rempli de l'Esprit-Saint et de ses dons, pour les faire couler sur nous, puisque c'est pour nous qu'il s'est fait homme.

Remercions donc et profitons de cette grâce.

II. — Le symbole de la douceur

« *Parce que versée sur les plaies j'adoucis la douleur, parce que mélangée au vinaigre j'en tempère l'amertume, on fait de moi le symbole de la douceur. O homme, souvent tu ferais bien de mettre un peu plus d'huile dans ton vinaigre, c'est-à-dire dans tes observations, tes réprimandes, tes corrections.* »

La douceur est la vertu qui fait que se possédant bien soi-même et étant parfaitement maître de soi, on reste toujours calme, tranquille, mesuré dans ses paroles et dans ses actes, qu'on ne se laisse jamais dominer par la colère et qu'on ne s'inspire que de la charité et de l'amour du devoir. Elle n'exclut pas la fermeté ni une juste colère ; mais à la fermeté, à la colère, elle joint toujours, dans une mesure suffisante, la compassion, la miséricorde, l'amour.

C'est une vertu indispensable, surtout aux parents, aux supérieurs, quand ils ont à reprendre, à corriger. Notre-Seigneur se donne lui-même comme modèle de cette vertu : « Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur. » Il signale cette vertu comme la seconde des béatitudes : *Beati mites*. Sans cette vertu, au lieu de faire plier on brise, au lieu de corriger on aigrit et on déforme, on fait des salades que personne ne peut absorber et qu'on rejette.

Faisons grand cas de cette vertu ; surveillons-nous et travaillons à l'acquérir.

III. — La grâce

« *Je suis aussi le symbole de l'Esprit-Saint dont la grâce pénètre et amollit les cœurs. Voilà pourquoi l'Eglise a fait de moi la matière de plusieurs sacrements ou s'en sert pour des consécrations et des bénédictions plus importantes. O homme, rappelle-toi que tu as été oint et que tu auras encore à te faire oindre sur ton lit de mort pour compléter l'œuvre de la grâce et pouvoir entrer vite au ciel.* »

Le Jeudi Saint, l'évêque, assisté de douze prêtres, de sept diacres et de sept sous-diacres, bénit très solennellement, dans le cours de la messe, trois huiles : l'huile des catéchumènes, le saint chrême et l'huile des infirmes.

L'huile des catéchumènes n'est la matière d'aucun sacrement. On l'emploie avant le baptême, à l'ordination des prêtres, au sacre des rois. Le saint chrême sert après le baptême, à la confirmation, au sacre des évêques, à la consécration des calices, des autels, à la bénédiction des cloches, à la dédicace des églises. L'huile des infirmes sert pour l'extrême-onction.

Vous avez déjà tous reçu les onctions du baptême et de la confirmation : en laissez-vous agir en vous la vertu par la correspondance aux grâces de ces deux sacrements, pour avoir toujours l'esprit et la conduite de chrétiens et de soldats du Christ ?

Quand vous serez gravement malades, hâtez-vous de demander que le prêtre vous fasse les six onctions sur les yeux, les oreilles, les narines, les lèvres, les mains et les pieds. Il faut *se hâter :* 1° pour n'en pas être privé, 2° pour recevoir ce sacrement avec plus de connaissance et de fruit, 3° pour en être soulagé dans la maladie comme on est soulagé par l'huile sur les plaies, 4° ou même pour en être guéri si Dieu le juge à propos.

L'extrême-onction guérit beaucoup de malades, les soulage tout au moins moralement. Elle aide à mieux sanctifier la souffrance et donne la force pour les suprêmes combats, comme l'huile jadis aux athlètes. Enfin elle est comme l'huile sur le feu pour activer les dernières flammes d'amour que peut donner une âme.

Mais elle est surtout le sacrement qui achève par une sainte mort l'enfantement d'une âme à la vie de la gloire ; elle achève de purifier cette âme des restes de ses péchés ; elle lui donne des grâces abondantes pour entrer dans le complet abandon à la sainte volonté de Dieu, pour l'acceptation généreuse du dernier et plus méritoire sacrifice, pour faire en un mot de la mort la plus grande action de la vie et pour transformer cette mort en enfantement à la vie de la gloire.

Oh ! que l'on a tort d'avoir une si grande peur de l'extrême-onction ! Que l'on a tort surtout de ne pas se renseigner sur la vertu de ce sacrement et sur les dispositions qu'il demande, pour pouvoir le recevoir avec plus de fruit !

113
Le livre

Voici, pour terminer, un prédicateur qui peut les renfermer tous, les perpétuer et les mettre à la portée de tous : le livre.

I. — Le livre inspiré

« *En me voyant, vous devriez penser au livre qui doit passer avant tous les autres, au livre qu'on appelle* LE LIVRE *(« bible » signifie « livre ») parce qu'il vous vient du ciel. C'est Dieu qui en a été l'inspirateur pour vous apprendre ce qu'il vous importe avant tout de savoir : la science de votre origine, de votre destinée et des moyens d'atteindre cette destinée. Les enseignements de ce livre sont résumés et précisés dans les quatre Evangiles. Ce livre des Evangiles devrait être entre toutes les mains. Chacun devrait le lire, le relire, le méditer, en posséder la substance. Avez-vous un Evangile et vous en servez-vous ?* »